

— L E —

SA VOIR-FAIRE et le SA VOIR-VIVRE

DANS LES DIVERSES CIRCONSTANCES DE LA VIE. GUIDE PRATIQUE DE LA VIE USUELLE A L'USAGE DES JEUNES FILLES.

Par Mlle CLARISSE JURANVILLE.

Economie domestique : Ménage, Cuisine, Recettes utiles, Hygiène ; Soins des malades, Remèdes usuels. Education : Convenances Sociales, usages, Bon ton, Politesse.

1 VOLUME IN-12 CARTONNÉ, franco 40cts.

LA MISSION DE LA JEUNE FILLE

La jeune fille est l'élu de Dieu, qui la place dans une famille comme un vase de parfum. Il lui a confié la mission des anges : il en fait l'anneau qui lie, la voix qui console, la main qui donne, le bras qui soutient.

La jeune fille qui sait comprendre tout ce qu'elle peut faire de grand et de bien quand elle est pieuse, bonne, sincère, dévouée, devient la bénédiction de toute une maison : elle y porte ou le bonheur ou la consolation ; elle y répand toujours quelque chose de céleste et de pur que les méchants eux-mêmes savent reconnaître et respecter. Enfants ! nulle tâche sur la terre n'est plus belle et plus sainte que la vôtre !

Soyez des anges de paix dans vos familles, et vos vertus et vos actions y feront aimer le nom de Dieu. Si le bonheur habite votre demeure, rendez-en grâce à la Providence ; si la douleur y a pénétré, supportez-la avec résignation, et rendez-la moins amère aux autres par votre dé-

vouement. Donnez le courage, ranimez l'espérance, prodiguez vos soins, usez de la tendresse que vous portent vos parents pour faire remaître la confiance dans leur âme.

Le dépôt précieux de l'union des familles vous est confié, jeunes filles ; c'est à vous de prodiguer de douces paroles, une interprétation favorable, de sages avis ; à vous de mettre en œuvre ces ressources presque infinies d'amabilité que Dieu vous a données ; montrez à tous le bien que font les autres, dissimulez les torts, cachez les fautes, calmez les ressentiments.

Malgré votre inexpérience des choses du monde, vous êtes plus capables que tout autre de mettre la paix ; il y a en vous des choses auxquelles on ne résiste pas : la simplicité de votre âge, la candeur de votre vertu, l'affection sincère de votre cœur, la droiture de votre esprit que rien encore n'a faussé.

Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est sainte la mission de la jeune fille.

(Extraits de "Le savoir faire et le savoir vivre")

SOUVENIRS

— DE —

PREMIÈRE COMMUNION.

La pieuse coutume de donner des images de première communion ne se perd pas encore, Dieu merci ; car quel est l'enfant qui ne conserve précieusement ces souvenirs ? Quel est celui à qui cela ne rappelle à la fois et la personne qui lui en fit présent, et les douces et saintes émotions de cette plus belle journée de la vie ? Il arrive même souvent que la seule vue de ces images chasse de son esprit une mauvaise pensée, un mauvais

désir, en lui rappelant qu'en ce jour il s'est donné tout à Jésus, comme Jésus s'est donné à lui. Soyons généreux à cette occasion pour nos enfants et ceux de nos amis et de nos proches, car plus l'image sera belle, plus ils la garderont précieusement. Nous offrons à MM. les Curés et aux parents, un choix varié d'images élégantes, à prix raisonnable, qui puisse satisfaire les personnes les plus exigeantes.

Images en cartes et en dentelle, chromos, taille douce, papier de riz, satin, velours, grandes images, une, deux et quatre à la feuille.

TOUTES CES IMAGES PEUVENT S'ENVOYER FACILEMENT PAR LA POSTE.

LIVRES EN IVOIRE, VELOURS, ÉCAILLE, CUIR DE RUSSIE, CHAGRIN, CHAPELETS AMBRE, NACRE DE PERLE, CRISTAL DE ROCHE, CORNALINE, ETC. ÉTUIS POUR CHAPELETS EN NACRE, CUIR, VELOURS. MÉDAILLONS DES SACRÉS-CŒURS, ETC., ETC., ETC.

TOUTES COMMANDES REÇUES SERONT PROMPTEMENT EXÉCUTÉES.

Enfin, le mardi 30 juillet, il fut donné à Marie-Antoinette d'entrevoir encore son enfant, mais cette ombre de bonheur qu'elle avait si longtemps épia, qu'elle avait si ardemment demandé au Ciel, le Ciel ne la lui accordait que pour son supplice. Oui, son enfant passa ; il passa sous les yeux de sa mère, qui put poser un moment sur lui un regard interrogateur ; il avait quitté le deuil de son père ; il avait le bonnet rouge sur la tête ; il avait près de lui cet insolent municipal qui s'était signalé près d'elle et devant Louis XVI par les plus grossières injures. La fatalité voulait aussi que Simon, qui venait d'apprendre la prise de Valenciennes par le duc d'York, fût en ce moment dans un paroxysme de colère qui s'épanchait, comme de coutume, sur le royal enfant, dont il harcélait la marche avec des juréments et des blasphèmes.

Poudroyée de ce qu'elle a vu, l'infortunée Reine se jette, sans prononcer une seule parole, dans les bras de sa belle-sœur, l'épouse, comme elle, de ce cruel spectacle, et toutes deux entraînent la jeune Marie-Thérèse, qui accourait aussi à la cloison, et dont elles épargnèrent la sensibilité en se donnant, toutes deux ensemble, et par un regard électrique, le mutuel conseil de tout lui cacher. "Il est inutile d'attendre plus longtemps, dirent-elles tout haut ; il ne passera pas." Et l'on se dirigea de l'autre côté de la plate-forme. Mais au bout de quelques minutes, les larmes avaient gagné la pauvre mère ; elle se détourna pour les cacher, et pour revenir épier son enfant. Quelque temps après effectivement, elle le vit : il passa doucement et la tête baissée ; son maître ne jurait plus ; elle n'entendit aucune parole. Il y eut pour elle dans ce silence presque autant de douleur que dans les outrages de Simon. Elle resta à la même place, muette et immobile : Tison l'y trouva. A son approche, elle leva la tête qu'elle tenait penchée entre ses mains, et s'écria : "Ah ! vous m'avez trompée !" — "Non, Madame, je ne vous ai point trompée ; tout ce que je vous ai dit est vrai ; seulement par ménagement, je ne voulais pas tout vous dire. Maintenant que je n'ai plus rien à vous cacher, je vous rapporterai fidèlement, à l'avenir, ce que j'aurai découvert."

La Reine et Madame Elisabeth commentèrent dès lors le déplorable état du Dauphin : elles apprirent qu'on ne lui parlait qu'en jurant, qu'on ne lui commandait qu'en le menaçant, et qu'on voulait le contraindre à chanter des couplets obscènes ou des chansons régicides ; elles apprirent aussi que l'héroïque enfant résistait encore, et que les coups n'avaient rien obtenu de lui.

Ce fut peut-être ici la phase la plus douloureuse du long martyre de Marie-Antoinette. Sentir son enfant malade et ne pouvoir le soigner, le sentir malheureux et ne pouvoir le consoler, le sentir en de tels dangers et ne pouvoir le secourir, hélas ! et sentir faiblir peut-être son âme innocente, et ne pouvoir la soutenir ! Est-il pour une mère un supplice comparable à ce supplice ? Il lui semblait, à toute heure, qu'on lui arrachait son enfant, et elle ne pouvait le retenir ; il lui semblait qu'on le lui empoisonnait, et elle ne pouvait le défendre. "Mes pressentiments ne me trompaient pas, dit-elle à sa tendre sœur ; je savais bien qu'il souffrait : il serait malheureux à cent lieues de moi que mon cœur ne le dirait. Depuis deux jours, je souffrais, je m'agitais, je tremblais ; c'est que les larmes que mon pauvre enfant répand loin de moi, je les sentais tomber sur mon cœur. Je n'ai plus de goût à rien ; Dieu s'est retiré de nous ; je n'ose plus prier." Puis, tout à coup, se rependant de cette dernière parole : "Pardieu, mon Dieu ! reprit-elle en joignant les mains ; et vous aussi, ma sœur, pardonnez ! Je crois en vous comme en moi-même ; mais je suis trop tourmentée pour ne pas être menacée de quelque nouveau malheur. Mon enfant, mon enfant ! Je sens aux déchirements de mon cœur les défaillances du sien !"

DE BEAUCHÈNE.

MARGUERITE DE BRILLAC

OU

UN AN DE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

DEUXIÈME ÉDITION

PAR LOUISE DE ROSENDAL

Un beau volume in-12 de 500 pages.—Prix : 75 cts.

Marguerite de Brillac est l'histoire intime, animée, vivante d'une famille française pendant l'une de ces années terribles que nous venons de traverser.

Si l'intérêt principal se reporte sans cesse sur Marguerite, dont les pensées, les sentiments et les actes sont le centre et le nœud de toute l'action, l'auteur a su grouper autour de son héros d'autres caractères nettement dessinés, d'autres actions, qui, sans trop distraire l'attention et l'intérêt, ne leur permettent pas cependant de se concentrer entièrement, ainsi que dans la plupart des ouvrages de pure imagination, sur un être surhumain et idéal qui les épuiserait en les absorbant.

Ce livre a un caractère de vérité qui saisit tout d'abord et ne vous quitte plus jusqu'à la dernière ligne. Il n'est pas un trait qui ne soit pris sur le vif, pas un événement, malheur ou joie domestique, dont une famille française ne puisse dire, se souvenant de ces jours de deuil : Cela nous est arrivé ainsi. Ce caractère de vérité se remarque jusque dans le style, dont la phrase, encore jeune et inexpérimentée, laisse voir des qualités réelles et précieuses.

Est-il besoin d'ajouter que de cette lecture de charme ressort à chaque page l'enseignement moral le plus pur ? Si Marguerite de Brillac peut dire dans son épigraphe : "Paucis diebus multum vixi, j'ai beaucoup vécu en peu de jours !" elle peut ajouter qu'elle a toujours vécu en chrétienne, et retiré, pour elle et pour les autres, de chacun des événements de cette douloureuse année, le baume sacré que Dieu met dans toutes nos plaies, le vin fortifiant de grâce et d'amour qu'il a mêlé aux plus amers calices.

Feuilleton du Propagateur des Bons Livres.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

QUATRIÈME LETTRE.

CHER AMI,

Pourvu de toutes les ressources de la puissance, de la richesse et de la science élevées au plus haut degré, Salomon se met à l'œuvre. Prêtons l'oreille, et laissons-le nous raconter lui-même le résultat de son expérience : "J'ai dit dans mon cœur : je veux m'enivrer de délices ; je veux jouir de tous les biens. J'ai donc fait faire des ouvrages magnifiques. J'ai bâti des palais. J'ai planté des vignes. J'ai fait des jardins et des vergers, où j'ai mis toutes sortes d'arbres. J'ai eu des serviteurs et des servantes, et un grand nombre d'esclaves, mes dans ma maison, une multitude de troupeaux, plus que n'en ont jamais eu tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusalem.

"J'ai amassé une grande quantité d'or et d'argent, et les richesses des rois et des provinces. J'ai eu des musiciens et des musiciennes et tout ce qui fait les délices des enfants des hommes, des coupes et des vases à boire. Et j'ai surpassé en opulence tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem. Et je n'ai rien refusé à mes yeux de ce qu'ils ont désiré. J'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs, et de prendre les jouissances dans tout ce que j'avais préparé, et j'ai eu que je trouvais le bonheur à jouir de mes travaux."

Certes, l'expérience ne laisse rien à désirer. Quel est l'homme qui fait jamais fait, ou qui puisse se flatter de la faire dans de pareilles conditions ? Voyons le résultat. Le royal expérimentateur continue : "Mais, après avoir bien examiné les ouvrages de mes mains et tous les labours auxquels j'avais pris tant de peine, j'ai reconnu qu'au fond de toutes choses, il n'y a que vanité

et affliction d'esprit, et que rien n'est stable sous le soleil : *Et nihil permanere sub sole.*

Rien n'est stable sous le soleil ! Dans ce mot fatal est la seconde raison pour laquelle le bonheur, la vie par conséquent, est introuvable sur la terre. La loi d'instabilité et de mort qui pèse sur toutes les choses du temps, forme l'ineffable cauchemar dont les amateurs de la bagatelle, si fascinés qu'ils soient, ne parviennent jamais à se débarrasser.

L'histoire rapporte que Caracalla, fils de l'empereur Septime-Sévère, poignarda son frère Géta, sur les genoux de leur mère. A partir de ce moment, le meurtrier croyait entendre une voix qui le poursuivait partout, répétant sans cesse : Bois le sang de ton frère ; ou plutôt, comme dit le texte avec plus d'énergie : "Bois ton frère," *Bibe fratrem.*

Pour toi, cher Frédéric, comme pour tous, je réitère mon affirmation : si fascinés qu'ils soient, les martyrs de la grande erreur ne peuvent s'empêcher d'entendre la voix qui leur crie : Rien n'est stable sous le soleil. Cette voix impitoyable les suit partout : à la ville et à la campagne ; dans le bruit et dans la solitude ; dans le travail et dans le repos. Elle franchit le seuil de leurs palais, pénètre dans leurs fêtes et retentit comme un glas funèbre, au milieu de leurs rêves de bonheur.

Plus encore. Cette parole : Rien n'est stable sous le soleil, s'écrit sur toute leur personne : ils ne peuvent se regarder sans la voir. Cette tête qui se découronne, ces cheveux qui blanchissent, ces rides qui sillonnent leur front, ces yeux qui s'affaiblissent, ces dents qui tombent, ces jambes qui fléchissent, ces épaules qui se voûtent, tout ce corps qui se courbe et qui semble se pencher vers la tombe ; autant de voix qui leur disent : Rien n'est stable sous le soleil. Ils peuvent bien ne pas les écouter, mais je le répète encore, ils ne peuvent pas ne point les entendre.

Leur fascination fait pitié et m'inspire ce vœu fraternel : Puisse arriver pour eux une de ces heures bénies, où l'homme ennuyé, fatigué du monde et des affaires, est comme forcé de se donner audience à lui-même ! Que dans ce calme momentané ils s'adressent de sang-froid les questions proposées autrefois, par un de nos aimables sœurs, Philippe de Néri, à un jeune homme victime comme tant d'autres de la grande erreur.

Étant venu voir l'illustre confesseur de Rome, celui-ci fixe sur l'adolescent un regard paternel et, le prenant dans ses bras, lui dit : "Francesco, que fais-tu maintenant ?

— Je fais mes études.

— Tu seras un brillant élève, couvert de couronnes et chargé de prix : et après ?

— Quand j'aurai terminé mes humanités, j'appréhenderai le droit civil et le droit canon.

— Tu recevras les grades aux applaudissements de tes juges ; tu seras docteur *in utroque* ; et après ?

— J'entrerais dans la magistrature.

— Tu seras un jurisconsulte célèbre : et après ?

— Je me marierai.

— Tu auras une belle et nombreuse famille : et après ?

— Je continuerai d'exercer ma profession, afin de donner une position honorable à mes enfants.

— La fortune te sourira ; ils seront riches : et après ?

— Je composerai des ouvrages utiles à ceux qui suivront ma carrière.

— Tes ouvrages auront un grand succès ; tu seras l'oracle de tes confrères : et après ?

— Je jouirai tranquillement des biens que j'aurai amassés et de la considération que j'aurai acquise.

— Tu vivras dans l'abondance : ton nom sera honoré : et après ?

— Je vieillirai ; et comme tous les mortels, je payerai le tribut de la nature : je mourrai.

— Et après ?

— Après.....? après.....?

— Oui, après, cher Francesco, il faudra être jugé, absous ou condamné, sans appel, pour toute l'éternité. Je ne blâme rien de ce que tu veux faire. Seulement, si tu te laisses absorber par les travaux de la vie présente, sans les rattacher par la foi aux réalités de la vie future, tu tombes dans la plus dangereuse et la plus cruelle des folies. Tu te seras consumé à poursuivre un fantôme que tu n'auras pas saisi ; et, à l'heure du départ, tu te trouveras les mains vides : vides de bonnes œuvres, semences de vie immortelle, et peut-être pleines d'iniquités, semences de mort sans résurrection."

Francesco garda le silence, embrassa le père et sortit. Mais le coup était porté. L'après du père lui restait dans l'esprit, comme une goutte de résine tombée dans les cheveux ; il ne pouvait s'en débarrasser. Du guerre lassé, il se met à méditer cet après importun. Bientôt, Dieu aidant, ses illusions disparaissent, il comprend que la vie d'ici-bas n'est pas la vie ; et, en l'homme sage, il la fait résolument servir à l'acquisition de la vie véritable.

Je termine cette lettre, mon cher ami, en te rappelant une dernière fois la terrible parole : Rien n'est stable sous le soleil. Jeunesse, santé, beauté, plaisirs, honneurs, existence, tout passe. Là, est le ver rongeur de tous les fascinés, et ce ver ne meurt pas. En vain ils s'étourdissent et se disent au milieu de leurs jouissances, comme le riche de l'Évangile : "J'ai beaucoup de biens et j'en ai pour longtemps. Repose-toi, mon âme ; mange ; bois, fais bonne chère. Comme lui, ils entendent, bon gré mal gré, cette parole : Insensé ! cette nuit on te réclamera ton âme ; et pour qui sera ce que tu as amassé ?"

Ainsi, posséder un trésor auquel on a donné toute son âme, se promettre d'en jouir et savoir qu'on en sera dépourvu *infailliblement, au moment où l'on ne s'y attend pas, bientôt, pour toujours et sans compensation* : est-ce là vivre ?

Je te laisse sur cette question, meilleure que tous les raisonnements pour débiter le fasciné de la bagatelle, et pour te faire apprécier la confiance qu'il mérite, quand il dit : je suis heureux.

Tout à toi.